

ÉTHIQUE ET CYBERNÉTIQUE DE SECOND ORDRE

Heinz von FOERSTER

« Éthique et Cybernétique de second ordre » : pour être honnête, je n'aurais jamais osé proposer un titre aussi excessif, mais je dois dire que je suis ravi que ce titre ait été choisi pour moi.

Avant que je quitte la Californie pour Paris, des gens m'ont demandé, pleins d'envie, ce que j'allais faire à Paris, et de quoi j'allais parler. Quand j'ai répondu : « Je vais parler d'éthique et de cybernétique de second ordre », la plupart m'ont regardé, affolés, et m'ont demandé : « Qu'est-ce que la cybernétique de second ordre ? » comme si parler d'éthique ne posait aucun problème.

Je suis soulagé quand les gens me demandent ce qu'est la cybernétique de second ordre et non ce qu'est l'éthique, parce qu'il est beaucoup plus facile de parler de la cybernétique de second ordre que d'éthique. En fait, il est impossible de parler d'éthique. Mais permettez-moi de vous expliquer cela plus tard et de vous dire à présent quelques mots sur la cybernétique, et, bien sûr, sur la cybernétique de la cybernétique, ou cybernétique de second ordre.

Comme vous le savez tous, on parle de cybernétique lorsque des effecteurs, disons, un moteur, une machine, nos muscles, etc., sont connectés à un organe sensoriel, lequel, en retour, agit par ses signaux sur les effecteurs.

C'est cette organisation circulaire qui met les systèmes cybernétiques à part des autres, qui ne sont pas organisés ainsi. Prenons Norbert Wiener, qui a réintroduit le terme de « Cybernétique » dans le discours scientifique. Il notait : « le comportement de tels systèmes peut être interprété comme dirigé vers l'accomplissement d'un but ». C'est-à-dire que tout semble se passer comme si ces systèmes suivaient une intention ! Voilà qui semble très bizarre !

Mais permettez-moi d'introduire cette notion de cybernétique en invoquant l'esprit de femmes et d'hommes qu'on pourrait à juste titre considérer comme les mères et pères de la pensée et de l'action cybernétiques.

Tout d'abord, voici Margaret Mead, dont le nom vous est à tous familier, j'en suis sûr. Dans un de ses discours à la société américaine de cybernétique, elle disait : « En tant qu'anthropologue, je me suis intéressée aux effets des théories cybernétiques dans notre société. Je ne me réfère *pas* aux ordinateurs ou à la révolution électronique dans son ensemble, ni à la fin de la dépendance à l'écriture pour la connaissance, ni à la façon dont les vêtements ont pris la suite de la ronéo en tant que forme de communication chez les jeunes en révolte. » Permettez-moi de répéter cela : « Je ne me réfère *pas* à la façon dont *l'habillement* a remplacé la ronéo en tant que forme de communication chez les jeunes en révolte. » Puis elle continue : « Je veux considérer spécifiquement la signification de l'ensemble d'idées interdisciplinaires que nous avons appelé tout d'abord "feed-back", puis "mécanismes téléologiques", puis "cybernétique" — forme de pensée interdisciplinaire qui a permis aux membres de nombreuses disciplines de communiquer entre eux facilement, dans un langage que tous pouvaient comprendre. »

Voici ensuite la voix de son troisième mari, épistémologue, anthropologue, cybernéticien, et comme d'aucuns le disent, père de la thérapie familiale, Gregory Bateson : « La cybernétique est une branche des mathématiques qui traite des problèmes de contrôle, de récursivité et d'information. » Puis maintenant le philosophe des organisations, le sorcier du management Stafford Beer : « La cybernétique est la science de l'organisation efficace. »

Et, enfin, la définition poétique de « M. Cybernétique », comme nous l'appelons affectueusement, le cybernéticien des cybernéticiens, Gordon Pask : « La cybernétique est la science des métaphores défendables. »

Il semble que la cybernétique représente beaucoup de choses différentes pour beaucoup de gens différents, mais cela vient de la richesse de sa base conceptuelle. Et je crois que c'est très bien ainsi ; autrement, la cybernétique deviendrait un exercice quelque peu ennuyeux. Cependant, tous ces points de vue naissent d'un thème central, celui de la circularité.

Quand, il y a peut-être un demi-siècle, on découvrit la fécondité de ce concept, on se livra avec une joie sans mélange à des considérations philosophiques, épistémologiques et théoriques sur ses conséquences, ses ramifications dans des domaines variés, et son pouvoir unificateur.

Pendant ce temps-là, il se produisait quelque chose d'étrange parmi les philosophes, les épistémologues et les théoriciens : ils commençaient à se considérer eux-mêmes, de plus en plus, comme inclus dans une circularité plus large, que ce soit celle de leur famille, celle de leur société et de leur culture, ou dans une circularité qui atteignait même ses proportions cosmiques.

Ce qu'il nous apparaît aujourd'hui tout à fait naturel de voir et de penser, non seulement était à l'époque difficile à voir, mais encore impossible à penser ! Pourquoi cela ?

Parce qu'ainsi se trouvait transgressé le principe fondamental du discours scientifique, qui exige la séparation entre observateur et observé. C'est le principe de l'objectivité : les propriétés de l'observateur ne doivent pas entrer dans la description de ses observations.

J'ai donné ici ce principe sous sa forme la plus brutale, pour en démontrer le non-sens : si l'on élimine les propriétés de l'observateur, à savoir observer et décrire, il ne reste rien : ni observation, ni description.

Néanmoins, il y avait une justification pour adhérer à ce principe, et cette justification, c'était la peur. La peur de voir surgir des paradoxes si l'on permet aux observateurs d'entrer dans l'univers de leurs observations. Et vous connaissez la menace que font peser les paradoxes : les laisser s'infiltrer dans une théorie, c'est comme d'avoir le pied fourchu du diable collé sur la porte de l'orthodoxie.

C'était clair, lorsque les cybernéticiens pensaient à une interaction, dans la circularité de l'observation et de la communication, ils entraient dans la zone interdite. Dans le cas général de la circularité fermée, A implique B ; B implique C ; et (horreur !) C implique A ! Ou bien, dans le cas réflexif : A implique B ; et (choquant !) B implique A ! Et maintenant, le pied fourchu du diable sous la forme la plus pure, sous la forme de l'autoréférence : A implique A ! Outrage !

J'aimerais maintenant vous inviter à pénétrer avec moi dans un monde où il n'est pas interdit de parler de soi, où l'on est même encouragé à le faire (que peut-on faire d'autre, de toute façon ?).

Ce passage, de regarder les choses au-dehors à regarder son propre regard, est né, je crois, d'avancées significatives en neurophysiologie et en neuropsychiatrie.

Il est apparu qu'on pouvait maintenant oser poser la question : comment fonctionne le cerveau ? On pouvait oser écrire une théorie du cerveau. On pourrait objecter que, au cours des siècles, depuis Aristote, les médecins et les philosophes n'ont pas cessé de développer des théo-

ries du cerveau. Alors, qu'y a-t-il de nouveau dans les efforts des cybernéticiens d'aujourd'hui ?

Ce qui est nouveau, c'est qu'on a pris profondément conscience que pour écrire une théorie du cerveau, il faut un cerveau. Il s'ensuit que si une théorie du cerveau a quelque prétention à être complète, elle doit expliquer sa propre écriture. Plus fascinant encore, *celui-là même qui écrit cette théorie* doit rendre compte de son écriture. Transporté dans le domaine de la cybernétique : le cybernéticien, en entrant dans son propre domaine, doit rendre compte de sa propre activité ; la cybernétique devient la cybernétique de la cybernétique, ou cybernétique du second ordre.

Cette perception représente un changement fondamental, non seulement dans la façon dont nous faisons avancer la science mais aussi dans notre façon de percevoir l'enseignement, l'apprentissage, les processus thérapeutiques, la gestion des organisations, etc. ; et je dirais dans notre façon de percevoir les relations dans notre vie quotidienne.

Ce changement épistémologique devient flagrant si l'on se considère d'abord comme un observateur extérieur qui regarde le monde qui va ; puis dans un second temps si l'on se considère comme participant actif dans le drame de l'interaction mutuelle, du jeu de prendre-et-donner dans la circularité des relations humaines.

Dans le premier cas, grâce à mon indépendance, je peux dire aux autres comment ils doivent penser et agir : « tu feras... », « tu ne feras point... » : c'est l'origine des codes moraux. Dans le deuxième cas, en raison de mon interdépendance, je peux seulement me dire à moi-même comment penser et agir : « je ferai... », « je ne ferai pas... » : c'est l'origine de l'éthique.

Cela était la partie facile de mon exposé. Voici maintenant la partie difficile : je suis censé réfléchir sur l'éthique. Comment le faire ? Où commencer ?

Pendant que je cherchais un début, je suis tombé sur le charmant poème d'Yveline Rey et de Bernard Prieur qui orne la première page de notre programme. Laissez-moi vous en lire les premières lignes :

« Vous avez dit Éthique ?

Déjà le murmure s'amplifie en rumeur.

Soudain les roses ne montrent plus que les épines.

Sans doute le sujet est-il brûlant.

Il est aussi d'actualité. »

Permettez-moi de commencer avec les épines, et j'espère qu'une rose en émergera. Les épines avec lesquelles je commencerai sont les réflexions

de Ludwig Wittgenstein sur l'éthique dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*. Si j'avais un titre à donner à ce tractatus, je l'appellerais « Tractatus Ethico-Philosophicus ». Cependant, je ne vais pas défendre ce choix, et je vous dirais plutôt ce qui me pousse à me référer aux réflexions de Wittgenstein pour vous présenter ensuite les miennes.

Je me réfère au point 6 du Tractatus, où il discute la forme générale des propositions. Presque à la fin de cette discussion, il en vient au problème des valeurs dans le monde, et à leur expression sous forme de propositions. Dans son célèbre 6.421, il arrive à une conclusion que je vais vous lire dans le texte allemand d'origine : « Es ist klar, daß sich Ethik nicht aussprechen läßt. »

Je voudrais connaître une traduction française. Je n'en connais que deux en anglais, toutes deux incorrectes. C'est pourquoi je vous donne ma traduction en anglais, avec la conviction que la traduction simultanée fera un travail superbe en rendant en français le point de Wittgenstein. Voici ma version anglaise du 6.421 : « It is clear that ethics cannot be articulated » (« Il est clair que l'éthique ne peut être exprimée »).

Vous comprenez maintenant pourquoi je disais tout à l'heure : « Je commence par les épines. » Voilà un congrès international sur l'éthique, et le premier orateur dit des choses qui ont pour conséquence qu'il est impossible de parler d'éthique. Mais patientez un instant. J'ai cité la thèse de Wittgenstein hors de son contexte, c'est pourquoi ce qu'il voulait dire n'est pas encore clair. Heureusement, le point suivant 6.422, que je vais vous lire tout à l'heure, fournit un contexte plus large au 6.421. Pour vous préparer à ce que vous allez entendre, rappelez-vous que Wittgenstein était viennois. Moi aussi. C'est pourquoi il existe entre nous une sorte de compréhension souterraine que, je le sens, vous autres Parisiens partagez avec nous. Essayons.

Voici le point 6.422 dans la traduction anglaise de Pears et McGuinness :

« Quand une loi éthique de forme “Tu dois...” est posée, la première idée qui vient à l'esprit est : “Et si je ne le fais pas ?” »

Quand j'ai lu cela, ma première idée a été que tout le monde ne partageait pas cette première idée avec Wittgenstein. Je pense qu'ici s'exprime le contexte culturel qui était le sien. Permettez-moi de continuer avec Wittgenstein :

« Il est cependant clair que l'éthique n'a rien à voir avec la punition et la récompense au sens courant de ces termes. Néanmoins, il doit en vérité exister quelque chose de l'ordre de la récompense et de la punition éthique, mais qui doit résider dans l'action elle-même. »

« Résider dans l'action elle-même » !

Souvenez-vous, nous avons déjà rencontré de telles notions autoréférentielles avec l'exemple « A implique A » et les formulations récursives qui lui sont apparentées en cybernétique de second ordre. Ces commentaires peuvent-ils nous suggérer une façon de réfléchir sur l'éthique, tout en adhérant aux critères de Wittgenstein ? Je le crois. Pour ma part, j'essaie de suivre la règle que voici :

« Pour quelque discours que je tiennne, que ce soit en science, en philosophie, en épistémologie, en thérapie, etc., maîtriser l'usage du langage de sorte que l'éthique soit implicite ». Autrement dit : faire que le langage et l'action voguent sur un fleuve souterrain d'éthique et veiller à ne pas s'en écarter, de sorte que l'éthique ne devienne pas explicite et que le langage ne dégénère pas en moralisations.

Comment arriver à cela ? Comment peut-on dissimuler l'éthique à tous les regards, et faire cependant qu'elle détermine langage et action ? Par chance, l'éthique a deux sœurs qui lui permettent de passer inaperçue, parce qu'elles créent pour nous une trame invisible, un tissu tangible dans lequel, sur lequel, nous pouvons tisser les Gobelins de nos vies. Et qui sont ces deux sœurs ? L'une est la Métaphysique, l'autre la Dialogique. Mon intention est à présent de vous parler de ces deux dames, et de la façon dont elles permettent à l'Éthique d'être manifeste sans devenir explicite.

La Métaphysique

Permettez-moi de parler tout d'abord de la Métaphysique. Dans le but de vous faire voir tout de suite la délicieuse ambiguïté qui l'environne, je vais vous citer un superbe article de l'érudit anglais W.H. Walsh. Il commence son article par la phrase suivante : « Presque tout dans la métaphysique est sujet à controverse, et il n'est donc pas surprenant qu'il n'y ait guère d'accord entre ceux qui s'appellent eux-mêmes métaphysiciens quant à la nature précise de l'objet de leurs efforts. »

Quand j'invoque aujourd'hui la Métaphysique, je ne recherche aucun accord avec qui que ce soit sur sa nature. Cela provient de ce que je veux définir précisément ce qui se passe quand nous devenons métaphysiciens, que nous nous désignons ainsi ou non. Je dis que nous deve-

nons métaphysiciens chaque fois que nous tranchons à propos de questions par essence indécidables. Parmi les propositions, les problèmes, les questions, il y a ceux qui sont décidables et ceux qui sont, par essence, indécidables.

Par exemple, voici une question décidable : « Le nombre 3 396, 714 est-il divisible par 2 ? Il vous faudra moins de deux secondes pour choisir : oui, ce nombre est divisible par 2. La chose intéressante ici est que cela vous prendra exactement le même temps très court pour trancher la même question, si le nombre n'a plus 7, mais 7 000 ou 7 000 000 de chiffres.

Bien sûr, je pourrais inventer des questions légèrement plus difficiles, comme : « 3 396,714 est-il divisible par 3 ? », ou plus difficiles encore. Mais il existe aussi des problèmes où il est extraordinairement difficile de trancher, certains ayant été posés il y a plus de deux cent ans et n'ayant toujours pas reçu de réponse. Pensez au « Dernier théorème » de Fermat auquel les esprits les plus brillants se sont consacrés sans avoir jusqu'ici apporté de réponse. Pensez à la « conjecture » de Goldbach qui sonne si simplement, qu'on dirait qu'une preuve ne peut pas être très loin : « Tous les nombres pairs peuvent être composés en additionnant deux nombres premiers. »

Par exemple : 12 est la somme des deux nombres premiers 5 et 7 ; $20 = 17 + 3$; $24 = 13 + 11$; et ainsi de suite. Jusqu'ici, on n'a trouvé aucun contre-exemple à la conjecture de Goldbach. Et même si aucune tentative ultérieure n'infirmerait Goldbach, cela resterait encore une conjecture, jusqu'à ce qu'une suite d'étapes mathématiques soit trouvée qui décide en faveur de son sens des chiffres. Il y a une justification au fait de ne pas abandonner, et de continuer la recherche d'une séquence qui prouverait que la conjecture de Goldbach est vraie : c'est que le problème est posé dans un cadre de relations logico-mathématiques qui garantit que l'on peut passer, dans ce cristal complexe de relations, de n'importe quel nœud à n'importe quel autre nœud.

Un des exemples les plus remarquables d'un tel cristal de pensées est l'ouvrage monumental de Bertrand Russell et d'Alfred North Whitehead, les *Principia Mathematica*, qu'ils écrivirent sur une période de dix ans entre 1900 et 1910. Ce *magnum opus* de trois volumes et de plus de 1 500 pages avait pour but d'établir une fois pour toutes une machinerie conceptuelle permettant des déductions sans faille. Une machinerie conceptuelle qui ne contiendrait aucune ambiguïté, aucune contradiction, aucune indécidable.

Néanmoins, en 1931, Kurt Gödel, alors âgé de 25 ans, publia un article dont la portée dépasse de loin les cercles des logiciens et des

mathématiciens. Je vous donne à présent le titre de cet article en anglais : « On formally undecidable propositions in the *Principia Mathematica* and related systems » (« Sur les propositions formellement indécidables dans les *Principia Mathematica* et les systèmes qui leur sont associés »).

Ce que fait Gödel dans cet article, c'est la démonstration que les systèmes logiques, même aussi soigneusement construits que ceux de Russell et de Whitehead, ne sont pas immunisés contre l'intrusion d'indécidables. Mais en fait, nous n'avons pas besoin de Russell, Whitehead, Gödel, et autres géants pour apprendre ce que sont les questions par essence indécidables : nous en trouvons facilement autour de nous.

Par exemple, la question de l'origine de l'univers est une de ces questions par essence indécidables : personne n'était là pour y assister. De plus, cela apparaît clairement quand on pense aux nombreuses questions différentes qui sont données à cette question. Les uns disent qu'il y eut un acte créateur unique il y a quatre mille ou cinq mille ans ; d'autres disent qu'il n'y a pas eu de début et qu'il n'y aura pas de fin, car l'univers est un système en équilibre dynamique perpétuel ; et puis il y a ceux qui soutiennent que l'univers est né dans un « Big bang » il y a dix ou vingt milliards d'années, Big bang dont on peut entendre les faibles restes grâce à de grandes antennes radio ; mais j'incline plutôt à croire le récit de Chuang Tseu, parce qu'il est le plus ancien et par conséquent le plus proche de l'événement. Il dit :

*« Les cieux ne font rien ; ce ne-rien-faire est dignité ;
La terre ne fait rien ; ce ne-rien-faire est repos ;
De l'union de ces deux ne-rien-faire naît toute action
Et toutes choses sont amenées à l'existence. »*

Je pourrais continuer sans fin avec d'autres exemples, car je ne vous ai pas encore dit ce que les Birmans, les Australiens, les Esquimaux, les Bushmen, les Ibos, etc., nous raconteraient sur leurs origines. En d'autres termes, dites-moi comment l'univers est apparu, et je vous dirai qui vous êtes.

J'espère avoir rendu suffisamment claire la différence entre questions décidables et questions par essence indécidables, de sorte que je puisse vous offrir une proposition que j'appelle le « postulat métaphysique ». Le voici : « Il n'y a *que* les questions qui sont par essence indécidables que *nous* pouvons trancher. »

Pourquoi ? Simplement parce que les questions décidables sont déjà tranchées par le choix du cadre dans lequel elles sont posées, et par le choix des règles qui régissent le rapport entre ce que nous appelons « la question » et ce que nous pouvons prendre pour une « réponse ».

Dans certains cas, cela peut aller vite, dans d'autres, cela peut prendre un temps très, très long, mais en fin de compte nous arriverons, après une séquence d'étapes logiques contraignantes, à un résultat irréfutable : un Oui déterminé, ou un Non déterminé.

Mais nous ne sommes soumis à aucune contrainte, même pas à celle de la logique, lorsque nous choisissons dans des questions par essence indécidables. Il n'y a pas de nécessité, intérieure ou extérieure, qui nous force à donner une réponse ou une autre à de telles questions. Nous sommes libres ! Le complément de la nécessité n'est pas le hasard, mais le choix ! Nous pouvons choisir ce que nous voulons devenir par le choix que nous allons faire sur une question par essence indécidable. Voilà pour les bonnes nouvelles, comme disent les journalistes américains. Et maintenant, les mauvaises.

Avec cette liberté de choix, nous voilà à présent responsables du choix que nous allons faire, quel qu'il soit. Pour certains, cette liberté est un don du ciel. Pour d'autres, une telle responsabilité est un fardeau écrasant ; comment y échapper ? Comment l'éviter ? Comment le faire porter à quelqu'un d'autre ?

Avec beaucoup d'ingéniosité et d'imagination quantité de mécanismes ont été inventés grâce auxquels on peut passer à côté de cette terrible charge. Avec la hiérarchie, on a construit des institutions entières où il est impossible de localiser les responsabilités. Dans de tels systèmes, chacun peut dire : « On m'a dit de faire X. »

Sur la scène politique, on entend de plus en plus la phrase de Ponce Pilate : « Je n'ai pas d'autre choix que X ». En d'autres termes : « Ne dites pas que je suis responsable, blâmez d'autres que moi. » Cette phrase remplace visiblement la suivante : « Parmi les nombreux choix que j'avais, j'ai choisi de faire X. »

J'ai fait allusion à l'objectivité plus haut, et j'en fais à nouveau mention ici comme procédé couramment usité pour éviter la responsabilité.

Comme vous vous en souvenez peut-être, l'objectivité exige que les propriétés de l'observateur n'entrent en aucun cas en ligne de compte dans la description de ses observations. Par cette suppression de ce qui fait l'essence de l'observation, c'est-à-dire les processus cognitifs, on réduit l'observateur à n'être qu'une machine à copier, et l'on a réussi à évacuer la notion de responsabilité.

Pourtant, Ponce Pilate, la hiérarchie, l'objectivité et les autres stratagèmes dérivent tous d'un choix qu'on a fait à propos de deux questions par essence indécidables. Voici ces deux questions décisives :

— « Suis-je à part de l'univers ? Si oui, alors quand j'observe, j'observe comme à travers le trou d'une serrure un univers en évolution. »

— « Fais-je partie de l'univers ? Alors, à chacun de mes actes, je change à la fois moi-même, et l'univers. »

Chaque fois que je réfléchis à cette alternative, je suis toujours aussi surpris par la profondeur de l'abîme qui sépare les deux mondes fondamentalement différents que peut engendrer un tel choix : soit me voir comme citoyen d'un univers indépendant de moi, dont je peux éventuellement découvrir les normes, les règles et les coutumes ; soit me voir comme participant à une entreprise dont nous inventons chaque jour les coutumes, les règles et les normes.

Quand je parle avec les gens qui ont soit décidé d'être des découvreurs, soit décidé d'être des inventeurs, je suis toujours frappé par le fait qu'aucun d'eux n'a conscience d'avoir pris un jour cette décision. De plus, mis au défi de pouvoir justifier leur position, ils construisent un cadre conceptuel qui, en fin de compte, est lui-même le résultat d'un choix fait sur une question par essence indécidable.

On dirait que je vous raconte un roman policier, mais sans vous dire qui est le gentil et qui est le méchant, qui est sain d'esprit et qui est fou, qui a raison et qui a tort. Puisque ce sont là des questions par essence indécidables, il revient à chacun de nous de prendre ces décisions et d'en assumer la responsabilité. Il y a un meurtrier. Je propose qu'il soit impossible de savoir s'il est ou était fou. Tout ce que nous savons, c'est ce que j'en dis, c'est ce que vous en dites, ou ce que l'expert en dit. Et moi, vous, l'expert, sommes responsables de ce que moi, vous, l'expert, disons de sa santé mentale ou de sa folie. Là encore, la question n'est pas « qui a raison et qui a tort ». Cela, c'est une question par essence indécidable. Le point important, ici, c'est la liberté ; la liberté de choix ; c'est ce dont parle José Ortega y Gasset :

« L'homme n'a pas de nature, mais une histoire. L'homme n'est pas chose mais drame. Sa vie est quelque chose qu'il lui faut choisir, construire tout en avançant, et c'est dans ce choix et cette invention qu'il est humain. Chaque être humain est son propre romancier, et bien qu'il ait le choix d'être un écrivain original ou un plagiaire, il ne peut échapper à la nécessité de choisir. Il est condamné à être libre. »

Peut-être avez-vous commencé à me soupçonner de dire de toutes les questions qu'elles sont par essence indécidables. Cela n'est vrai en aucun cas. Quelqu'un m'a demandé un jour comment pouvaient vivre ensemble les habitants de mondes aussi différents que ceux dont j'esquissais tout à l'heure la description : les habitants du monde qu'ils décou-

vrent et les habitants du monde qu'ils inventent. La réponse est facile à trouver. Le plus probable est que les découvreurs deviendront astronomes, physiciens et ingénieurs ; alors que les inventeurs deviendront thérapeutes familiaux, poètes, biologistes. Pas de problèmes non plus pour les faire vivre ensemble, tant que les découvreurs découvriront les inventeurs et que les inventeurs inventeront les découvreurs. Si des difficultés surgissaient, nous avons heureusement cette pleine salle de thérapeutes familiaux qui pourront aider à apporter de la santé mentale à la famille humaine.

J'ai un ami cher qui a grandi à Marrakech. La maison de sa famille se trouvait dans la rue qui sépare le quartier juif du quartier arabe. Enfant, il a joué avec tous les autres gamins, écouté ce qu'ils pensaient et disaient, et il a appris à connaître leurs points de vue fondamentalement différents. Comme je lui demandais un jour : « Qui avait raison ? », il me dit :

« Tous les deux.

— Mais c'est impossible, objectai-je de ma plateforme aristotélicienne, un seul des deux peut détenir la vérité !

— La vérité n'est pas le problème, répondit-il. Le problème, c'est la confiance. »

Je compris : le problème, c'est de comprendre ; le problème, c'est de comprendre le fait de comprendre ; le problème, c'est de prendre des décisions sur des questions par essence indécidables. A ce moment apparut la Métaphysique et elle demanda à sa jeune sœur l'Éthique : « Que me conseillerais-tu de rapporter à mes protégés, les métaphysiciens, qu'ils s'appellent ainsi ou non ? » et l'Éthique répondit : « Dis-leur qu'ils devraient toujours s'efforcer d'agir en sorte d'*augmenter* le nombre des choix possibles ; oui, d'*augmenter* le nombre de choix possibles ! »

La Dialogique

Je voudrais à présent me tourner vers la sœur de l'Éthique qui s'appelle la Dialogique. Quels sont les moyens à sa disposition pour que l'Éthique puisse se manifester sans devenir explicite ? Je pense, et vous l'avez peut-être déjà deviné, que c'est bien sûr le langage. Je ne parle

pas ici du langage au sens des bruits que nous produisons en faisant passer l'air sur nos cordes vocales, ni du langage au sens de la grammaire, de la syntaxe, de la sémantique, de la sémiotique et de toute la machinerie des phrases, phrases verbales, nominales, structure profonde, etc. Lorsque je parle du langage, je veux parler du Langage, la danse. Tout à fait comme on dit : « Il faut être deux pour danser le tango », je dis : « Il faut être deux pour danser le langage. »

Quand on en vient au langage, la danse, vous, les thérapeutes de famille, vous êtes bien sûr les maîtres, alors que je ne peux parler qu'en tant qu'amateur. Comme « amateur » vient d'« amour », vous savez tout de suite que j'aime danser cette danse.

En fait, le peu que je sais danser de cette danse, je l'ai appris de vous. Ma première leçon a été quand on m'a invité à m'asseoir dans la pièce d'observation et à regarder à travers le miroir sans tain une séance de thérapie en cours avec une famille de quatre personnes. A un certain moment, mes collègues ont eu à sortir, et je suis resté seul. J'étais curieux de savoir ce que je verrais si je ne pouvais plus entendre ce qui se disait, et j'ai coupé le son.

Je vous recommande cette expérience. Peut-être serez-vous aussi fasciné que je l'ai été. Ce que j'ai vu alors, cette pantomime silencieuse, les lèvres qui s'ouvraient et se fermaient, les mouvements corporels, le garçon qui ne s'est arrêté qu'une seule fois de se ronger les ongles... ce que j'ai vu alors, c'était les pas de danse du langage, les pas de danse seulement, sans les effets perturbants de la musique. Plus tard, j'ai entendu le thérapeute dire que cela avait été une séance vraiment très réussie.

Quelle magie, pensais-je, doit résider dans les bruits que ces gens produisaient en faisant passer l'air sur leurs cordes vocales, et en ouvrant et fermant leurs lèvres ! La thérapie, vraiment quelle magie ! Et penser que la seule médecine à votre disposition, ce sont les pas de danse du langage et la musique qui l'accompagne ! Le langage ! Vraiment, quelle magie ! Laissons aux naïfs de croire que la magie peut s'expliquer. La magie peut seulement se pratiquer, vous le savez tous.

Réfléchir sur la magie du langage est analogue à réfléchir sur la théorie du cerveau. Tout comme il faut un cerveau pour réfléchir à une théorie du cerveau, il faut la magie du langage pour réfléchir sur la magie du langage. C'est ce qu'il y a de magique dans ces notions : elles ont besoin d'elles-mêmes pour venir à l'existence. Elles sont de second ordre.

C'est aussi de cette façon que le langage se protège des explications en parlant sans cesse de lui-même : il y a un mot pour langage, c'est

« langage » ; il y a un mot pour mot, c'est « mot ». Si vous ne savez pas ce que ce mot veut dire, vous pouvez chercher dans le dictionnaire. Je l'ai fait. J'ai trouvé : « émission verbale ». Qu'est-ce qu'une « émission verbale ? » me suis-je demandé. J'ai cherché dans le dictionnaire. Le dictionnaire disait : « s'exprimer avec des *mots* ».

Nous sommes donc revenus à notre point de départ. La circularité A implique A.

Mais ce n'est pas la seule façon dont le langage se protège contre les explications. Pour plonger celui qui l'explore dans la confusion, il court toujours sur deux pistes différentes. Pourchassez le langage sur une piste, il saute sur l'autre. Suivez-le, il revient à la première.

Quelles sont ces deux pistes ? La première est la piste de l'apparence. Elle court à travers la contrée qui paraît s'étendre devant nous : la contrée que nous regardons par le trou de la serrure. La seconde piste est celle de la fonction. Elle court à travers le pays qui est autant nous que nous sommes lui ; le pays qui fonctionne comme une extension de notre corps.

Quand le langage est sur la piste de l'apparence, il est monologue. Ce sont les bruits produits en faisant passer l'air sur les cordes vocales, ce sont les mots, les grammaires, la syntaxe, les phrases bien formées. De pair avec ces bruits, vient la dénomination. Pointez le doigt vers une table, faites le bruit « table » ; pointez le doigt sur une chaise, faites le bruit « chaise ».

Quelquefois, cela ne marche pas. Margaret Mead a appris rapidement le langage courant de nombreuses tribus en montrant du doigt les choses et en attendant les bruits appropriés. Elle m'a raconté qu'un jour elle se rendit dans une tribu, pointa le doigt vers différentes choses, mais n'obtint chaque fois que le même son « chumulu ». Quel langage primitif, pensait-elle, un seul mot ! Plus tard, elle apprit que « chumulu » veut dire « montrer du doigt ».

Quand le langage passe sur la piste de la fonction, il est dialogique. Bien sûr, il y a ces bruits ; certains peuvent sonner comme « table », d'autres comme « chaise », mais nul besoin de table ou de chaise, parce que personne ne pointe le doigt vers une table ou une chaise. Ces bruits sont une invitation à l'autre à faire ensemble quelques pas de danse. Les bruits « table » et « chaise » mettent en résonance ces cordes dans l'esprit de l'autre qui, mises en vibration, produiraient des bruits comme « table » ou « chaise ». Le langage, dans sa fonction, est connotatif.

Dans son apparence, le langage est descriptif. Quand vous racontez votre histoire, vous racontez comment c'était : le magnifique bateau,

l'océan, le ciel immense, le flirt que vous avez vécu, tout ce qui a fait de ce voyage un véritable rêve. Mais pour qui le racontez-vous ? Voilà la mauvaise question. La bonne question c'est : avec qui allez-vous danser votre histoire, de telle sorte que votre partenaire flottera avec vous au-dessus des ponts de votre navire, sentira le sel de l'Océan, laissera son âme se gonfler en plein ciel, et ressentira une pointe de jalousie quand vous arriverez au moment du flirt.

Dans sa fonction, le langage est constructif, parce que personne ne connaît la source de votre histoire. Personne ne sait et ne saura jamais comment c'était : « comment c'était » a disparu à jamais.

Vous vous rappelez que René Descartes, assis dans son cabinet de travail, mettait en doute non seulement le fait qu'il fût assis dans son cabinet de travail, mais encore sa propre existence. Il se demandait : « Suis-je, ou ne suis-je point ? ». Il répondit à cette question rhétorique par le monologue solipsiste : « Je pense, donc je suis », ou, dans sa célèbre version latine, « Cogito ergo sum ». Descartes le savait fort bien, il s'agit là du langage dans son apparence, sinon il n'aurait pas publié rapidement sa découverte, pour le bien des autres, dans son *Discours de la méthode*. Dans la mesure où il comprenait tout aussi bien la fonction du langage, en toute équité, il aurait dû s'exclamer : « Je pense, donc nous sommes », « Cogito, ergo sumus ».

Dans son apparence, le langage que je parle est *mon* langage. Il me rend conscient de moi-même : là est la racine de la conscience de soi.

Dans sa fonction, mon langage atteint autrui : voilà la racine de la conscience. Et c'est là que l'Éthique, invisible, se manifeste à travers le dialogue. Permettez-moi de vous lire ce que Martin Buber dit dans les dernières lignes de son ouvrage *Das Problem des Menschen* :

« Contemplez l'humain avec l'humain, et vous verrez la dualité dynamique, l'essence humaine, tout ensemble : les voici, donner et recevoir, pouvoir agressif et défensif, qualité de la recherche et de la réponse, toujours tous deux à la fois en un, se complétant mutuellement par leur action alternée, démontrant ensemble que tout cela est humain. Tournez-vous à présent vers l'individu et vous le reconnaîtrez pour humain à sa capacité d'entrer en relation. Nous pouvons encore nous rapprocher de la réponse à la question : qu'est l'humain ? en en venant à le comprendre comme l'être dans la dialogique de qui, par son être-deux-ensemble mutuellement présent, la rencontre de l'un avec l'autre donne à chaque fois lieu à prise de conscience et à reconnaissance. »

Comme je ne peux rien ajouter aux mots de Buber, c'est tout ce que je peux dire de l'éthique et de la cybernétique du second ordre.